

LANGUE ADAMIQUE. CLES POUR PENSER LA CARACTÉRISTIQUE UNIVERSELLE CHEZ LEIBNIZ

Par

François MUKINAYI BIJANU

Apprenant en DEA en Philosophie des sciences/Logique
Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Kinshasa

RÉSUMÉ

Cet article analyse l'idée Leibnizienne d'une caractéristique universelle, partant du livre de Genèse 2, 19 : "Yahvé Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait : chacun devrait porter un nom que l'homme lui aurait donné. Cet acte de nomination sera dans la Bible dévolu, à Adam avant le péché. La Bible fait ressortir l'affirmation selon laquelle l'imposition des noms n'est pas l'apanage de tout le monde. C'est l'œuvre du premier homme : législateur ou l'Adam de la Bible, d'où sortira la langue adamique chère aux mystiques.

Mots-clés : *Ursprache¹, Natursprache², Caractéristique universelle³, bible, Leibniz*

ABSTRACT

This article analyzes the Leibnizian idea of a universal characteristic, starting from the book of Genesis 2, 19: "Yahweh God modelled again from the ground all the wild beasts and all the birds of the air, and he brought them to man to see how he would name them: each one should bear a name that man would have given him. This act of naming will be in the Bible devolved to Adam before the sin. The Bible makes the statement that the naming is not the prerogative of everyone. It is the work of the first man: legislator or the Adam of the Bible, from which will come out the Adamic language dear to the mystics.

Keywords: *Ursprache, Natursprache, Universal characteristic, Bible, Leibniz*

¹ **Ursprache** : langue adamique, langue naturelle.

² **Natursprache** : langage ordinaire

³ **Caractéristique universelle** ou en latin, *characteristica universalis* est une langue universelle et formelle imaginée par le philosophe allemand Leibniz capable d'exprimer aussi bien les concepts mathématiques, scientifiques ou métaphysiques. Leibniz espérait ainsi créer une langue utilisable dans le cadre d'un calcul logique universel ou *calculus ratiocinator*.

INTRODUCTION

La philosophie de Leibniz n'étant pas une production ex-nihilo, il nous sera de prime abord intéressant, de la situer dans l'histoire de la pensée. Nul n'ignore que la pensée occidentale reste tributaire de la pensée grecque. Devenue générale, cette affirmation sera aussi valable pour le cas de Leibniz. Celui-ci, dès son jeune âge, avait déjà appris à lire la littérature antique grecque. En effet, il en est sorti profondément inspiré. Outre cette influence hellénistique antique, Leibniz en a aussi subi une autre due à sa formation religieuse, d'où est sortie la langue adamique, chère aux mystiques. Ainsi doit-il aux mystiques une certaine vision de choses. C'est cette influence religieuse qui fera l'objet de notre article.

I. ORIGINE HISTORIQUE DU PROBLÈME

Il est un fait évident qu'il y a une pluralité des langues dans le monde. D'où vient-elle ? Quelle est l'origine des langues ? Ces questions sont aussi vieilles que l'histoire de la pensée. Déjà, dès l'antiquité, apparaissait à ce propos, une opposition dans la pensée grecque. Loin de nous la prétention de la reprendre dans ce modeste travail.

Néanmoins, en prenant en considération la double origine des langues (naturelle et conventionnelle), en affirmant l'altération du sens des mots, Platon met fin à l'ancienne opposition. Toutes ces idées, mêmes celles d'une recherche d'un fondement immuable du langage, se retrouveront aussi d'une façon développées chez Leibniz. Une autre source d'inspiration mérite notre attention. En bon croyant, Leibniz se nourrit aussi des idées bibliques, plus précisément de la Genèse 2, 19 : "Yahvé Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait : chacun devrait porter un nom que l'homme lui aurait donné."

Il appert que pareil verset coïncide avec ce que Platon disait : "Dans la mesure où le langage est aussi institué, il doit l'être par un législateur qui connaît la forme idéale de la chose"⁴. Cet acte de nomination sera dans la Bible, dévolu, à Adam avant le péché. *La Bible comme l'idée de Platon fait ressortir l'affirmation selon laquelle l'imposition des noms n'est pas l'apanage de tout le monde. C'est l'œuvre du premier homme : législateur platonicien ou l'Adam de la Bible, d'où sortira la langue adamique chère aux mystiques. Ce premier homme a pu distribuer les noms conformément à un certain ordre et avec des très bonnes raisons.*

De cette imposition des noms surgit une inquiétude dans certains esprits. Cet homme ne connaissait-il pas dès l'origine toutes choses ? N'en possédait-il

⁴ M. DUCHET, *Langue et langage de Leibniz à l'Encyclopédie*, Paris, U.G.E., p.87.

pas dès le premier moment de sa création une science parfaite ? D'aucuns en ont tiré cette indication : "l'homme n'a, à proprement parler, rien à apprendre de la vue des différents animaux, il doit seulement, se les représenter, leur donner les noms, par où il marque aussi sa puissance et sa seigneurie. La langue adamique est donc instituée a priori, elle ne considère les choses à désigner, dans leur essence ou dans leurs propriétés essentielles⁵". Les vocables d'institution adamique sont véritablement porteurs d'intelligibilité. Ainsi prime l'imposition des noms eu égard à la nature même des choses, de telle sorte que l'esprit puisse à travers eux se représenter distinctement individus et espèces et les explorer sans risque d'erreur.

L'imposition des noms réservée à Adam est donc réglée, pour ainsi dire par cette science première et universelle, science infuse qu'il possède dès le premier moment de sa création. Seul le premier homme a su instituer une langue susceptible de vérité. Suite à la répartition des hommes sur la terre, de l'unique langue, plusieurs ont vu le jour. Cette multiplicité ou diversité des langues n'est qu'une corruption de la langue adamique. Cette dernière, pure et rationnelle ou source de rationalité n'est plus : comment la retrouver ? Telle est l'inquiétude à laquelle beaucoup essayeront d'apporter un apaisement. Nous continuons l'histoire en interrogeant le Moyen-Âge.

Si la Bible avait également inspiré les Modernes. Il s'agit du livre de la Genèse dans lequel se trouve l'idée régulatrice d'une langue adamique, chère aux mystiques. Aux yeux des Modernes, le problème de l'origine des langues nécessitait un traitement analytique remontant du conditionné (les langues actuelles) au conditionnant (les langues primitives). S'agit-il en fait de partir des langues actuelles corrompues pour retrouver les langues primitives pures et universelles.

Tout le souci du Temps Moderne se trouve réuni dans cette phrase. Tout géométriser, tout calculer, tel était le rêve à cette époque. L'entreprise Leibnizienne reste toujours spécifique, car élaborée contre diverses autres tentatives soulignées par Courtine, traduisant le souci de son époque ; étant en un sens et surtout au cœur de la métaphysique moderne, une réponse directe à l'instauration de la Science générale et suprême comme MATHESIS UNIVERSALIS : Celle que Descartes veut instaurer. Le dessein leibnizien ne reste pas moins une insurrection contre la langue adamique (le *Natursprache*).

A ce propos COURTINE écrit : "Certes, de ces différents traits de la langue adamique au projet d'une langue universelle à instaurer comme langue philosophique, il ne saurait être question de retracer la continuité sans faille d'une même et seule tradition. Il importe au contraire de marquer fermement

⁵ J.F. COURTINE, « Leibniz et la langue adamique », in *Revue des Sciences philosophiques et Théologiques*, T. 64, no 3 (1980), p.377.

la rupture ou le renversement – qui tient surtout au renouvellement de l’opposition du naturel et de l’arbitraire- mais au prix de ce renversement dont nous essayerons de mesurer les conséquences, la visée même de la langue adamique se maintient, nous semble-t-il, et soutient solidement le propos métaphysique de l’institution d’une langue rationnelle par et au travers de la quelle puisse se déployer avec le savoir a priori de tout ce qui est⁶”.

Il ne fait aucun doute que l’auteur des Nouveaux Essais a en tête l’idée de la langue du premier homme. Langue universelle, pure, où les noms permettent d’apercevoir immédiatement et intuitivement le fond de choses, d’institution divine, rationnelle... cette langue aujourd’hui corrompue. Leibniz la reconnaît telle sans aucune nostalgie, car renouvelable métaphysiquement. Il s’y réfère pour instituer une nouvelle, qui soit source de rationalité, supplément de la langue divine ou d’institution divine, à la fois naturelle et arbitraire.

Le projet du métaphysicien allemand- nous venons de le signaler- est lié au projet cartésien. C’est ce en quoi il diffère des autres projets. Ce qui suit le montre : “ Ce qui distingue en effet le Projet métaphysicien (mathématique) caractésiano-leibnizien des essais contemporains ou concurrents d’invention d’une langue auxiliaire et véhiculaire, c’est justement cette référence-inversée le cas échéant à la langue adamique et à son statut gnoséologique. L’**Ursprache** que vise nécessairement la métaphysique en son déploiement moderne n’est pas fatalement **Natursprache**, mais elle doit demeurer essentiellement rationnelle, i.e. porteuse de rationalité et susceptible d’ouvrir la connaissance de toutes choses, d’en fournir la clef⁷”.

Une distinction s’impose. *La Natursprache vise à remédier aux imperfections les plus visibles (équivocité, amphibologie) des langues vernaculaires existantes. Son Ursprache, au contraire, vise à trouver le fondement ontologique du langage.* Instrument de la raison, elle sera secondairement et accessoirement un moyen privilégié de la communication. Aussi sera la voie d’accès facile à la connaissance réelle des choses, une répétition par la philosophie de la langue du premier homme.

Lié au dessein cartésien, le projet leibnizien s’avère d’une application à une réalité concrète. Il est en effet une réponse à la crise difficile que traverse l’Allemagne. Ainsi sera-t-il un dessein situationnel. Quelle est cette situation ? La réforme protestante et les conséquences de la guerre de Trente ans (1618-1648) sont loin d’être effacées quand Leibniz parvient à l’âge d’homme. Les écrits suivants nous le montrent : “le leibnizianisme n’est pas né d’une génération spontanée. Il est instructif de le situer dans l’histoire, de le

⁶ J.F. COURTINE, *o. c.*, p.378.

⁷ Y. BELAVAL, « Sur la langue universelle de Leibniz », in DUCHET, *o.c.*, p.65.

considérer comme réponse (qui est en temps un défi) à une terrible crise religieuse et politique, et en même temps comme réajustement de la philosophie, après un progrès scientifique décisif, auquel Leibniz participe d'ailleurs activement⁸''.

Deux crises : une politique issue de la guerre de Trente ans et une religieuse due à la Réforme protestante. Bien d'éléments traduisent la crise politique. Une désunion politique sévit en Allemagne. L'Etat est incapable d'encadrer les intellectuels. Ceux-ci fuient le pays. Les jeunes ne sont pas bien orientés dans leurs études. Les Allemands ne parlent ni n'écrivent en langue maternelle. Pour tout dire, l'Allemagne est ruinée, divisée, presque sans langue nationale, son crédit est mis à dure épreuve. A la désunion politique s'ajoute la désunion religieuse. Le pays tombe dans les extrémités : on se poursuit par le fer et par le feu, on se traite d'hérétiques, d'idolâtres, d'excommuniés, de damnés. Les choses étant ce qu'elles sont, le dessein linguistique s'y avère comme un moment du progrès et d'enracinement. Progrès, car le peuple divisé, ne sait plus rien faire. Enracinement, car, étranger dans son pays, ce peuple a tout perdu jusqu'à sa langue. Que la double désunion cède à l'union !

En effet, s'il est des choses qui unissent sérieusement les hommes, c'est bien l'appartenance à une même communauté linguistique. Chercher à instituer une langue à vocation universelle n'est pas moins vouloir l'unité des hommes. Ainsi écrivait-il à GALLOS :... "Je méditais sur ces choses-là, et surtout je songeais à mon vieux dessein d'une langue ou écriture rationnelle, dont le moindre effet serait l'universalité et la communication de différentes nations. Son véritable usage serait de peindre non pas la parole, comme le dit Monsieur Brebeuf, mais les pensées et de parler à l'entendement plutôt qu'aux yeux⁹''.

Outre l'universalité et l'intercommunication, ce dessein cache aussi un motif épistémologie : assurer le déploiement complet du rationalisme et ouvrir l'accès à l'essence des choses. Il permettrait à tous, même aux paysans, de mieux juger de la vérité des choses. La langue universelle que Leibniz veut instituer prend alors un caractère universel, cela suite à sa vocation cosmopolitaine. Telle aura été la tâche à laquelle s'est attelé Leibniz.

II. PROJET LEIBNIZIEN

2.1 Généralité

Au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, deux critères servaient de base au jugement de la supériorité des langues. L'on supposait une adamique dont toutes autres ne seraient que corruption. On imaginait encore une langue artificielle, mais

⁸ L. JERPRAGNON, *Dictionnaire des grandes philosophies*, Toulouse, Privat, 1973, p.187.

⁹ J.F. COURTINE, *o.c.*, p.380.

scientifique, dont le progrès perfectionnerait l'art de penser. Deux mouvements se faisaient sentir dans certains esprits : le régressif était celui de Rousseau ; le progressif, celui de Leibniz, continué par Condillac et, par les idéologues. A cette époque la métaphysique est à la mode.

Nombreuses sont les inquiétudes qui surgissent dans l'esprit de grands penseurs. D'aucuns en sont arrivés à se demander : si le langage dit l'être, s'il y a adéquation entre le langage, la logique et l'ontologie, comment alors comprendre l'inadéquation de fait du langage au discours vrai. Situait cette inadéquation dans la diversité des langues, il fallait ensuite savoir comment y remédier. Plusieurs projets voient le jour. L'esprit est un, la diversité des langues est un scandale. Tel était "le souci commun à tous ces projets¹⁰".

Leibniz déplore également cette inadéquation. Il s'insère dans la problématique. Il reproche à toutes ces tentatives le manque de fondement. Il veut instaurer une langue qui évite les défauts de la dénomination et qui traduisent les véritables opérations logiques. Pour lui, une langue qui se veut mathématico-logique, c'est-à-dire rigoureuse, n'est possible qu'à "condition de refléter les opérations intellectuelles¹¹". Il s'engage toute sa vie durant à la réalisation de cette entreprise. Y est-il parvenu ? Essayons de la voir.

2.2 Projet leibnizien : curatif et/ou avorté

Leibniz cherche à remédier de la façon la plus rigoureuse aux imperfections des langues. Conscient de la pauvreté langagière, il sera amené à fonder le langage sur l'analogie. Il emboîtera le pas de Hobbes¹² qui soutenait que raisonner n'était rien d'autre que calculer. L'algébriste allemand poursuit : si nous pouvions algébriser nos pensées, nous aurions une langue universelle. Ainsi se voit-il convié à lutter pour la destruction de la Tour de Babel et la disparition des défauts de dénomination. Ses préoccupations se manifestent tout aussi bien que le handicap de son dessein.

"Pour remédier à nos quatre défauts de la dénomination, je vous dirai, Monsieur, qu'on peut remédier à tous, surtout depuis que l'écriture est inventée et qu'ils ne subsistent que par notre négligence, car il dépend de nous de fixer les significations au moins dans quelques langues savantes et d'en convenir pour détruire cette Tour de Babel¹³". Les hommes doivent se convenir afin de fixer les significations. C'est qu'il n'est pas nécessaire qu'une langue soit naturelle pour être la meilleure, sinon universelle. Elle est aussi par convention. La nostalgie de la langue primitive perdue cède à l'instauration

¹⁰ M. JALLEY, « Remarques sur le projet de langue universelle de Leibniz », in M. DUCHET, *Langue et langage de Leibniz à l'encyclopédie*, Paris, U.G.E., 1977, p.70.

¹¹ *Ib*, p.71.

¹² Y. BELAVAL, *o.c.*, p.58

¹³ M. JALLEY, *o.c.*, p.69.

d'une langue savante. Celle-ci dépassera celles de ses contemporains ou concurrents en l'occurrence de Dalgarno, Wilkins et d'autres. Encore faudra-t-il savoir si tout est arbitraire dans la savante et de quelle nature sera cet arbitraire ?

En effet, l'écriture étant inventée, la langue savante sera plus une écriture qu'une langue parlée. Ne sera-t-elle pas absorbée par l'écriture, le calcul logique ? Ne sera-t-elle pas à l'opposé d'un système d'expression phonétique ? Voilà manifestées des difficultés majeures auxquelles ce dessein va se heurter.

Fonder la langue universelle exigerait qu'à un signe corresponde une idée, c'est-à-dire qu'il existe une correspondance entre signes et idées. On inventorierait les idées, en montrant comment et selon quelles lois les idées se combinent en idées complexes. Pour tout dire, cette langue exige la vraie philosophie. Elle ne saurait être instituée qu'à la fin de la philosophie. Telles sont les exigences et les bouleversements que Descartes avaient entrevus dans l'entreprise leibnizienne.

Rendu hardi par les progrès mathématiques, Leibniz ne lâche pas son entreprise. Peut-être les ordinateurs d'aujourd'hui lui donneraient raison. Refusant l'acceptation facile des difficultés pesées par Descartes, l'algébriste allemand trouve nécessaire un changement total dans le domaine du langage. Leibniz est obligé de penser autrement que Descartes, parce qu'il veut lui-même en peser les conséquences. La langue doit absolument se constituer comme instrument, méthode de la vraie philosophie. Elle accroîtra et se développera en rapport avec **la mathesis universalis**, la théorie de la connaissance dont elle permettra le développement.

Ainsi affirme-il un parallélisme étroit entre méthode et objet. La langue savante sera un art d'invention. Elle fondera d'abord dans l'esprit, avant d'inventer. Elle reflètera la méthode naturelle de l'esprit, qui, une fois révélée et explicite, éclairera à la fois sujet connaissant et la langue qu'est sa méthode de connaissance. Ce sera donc une langue à *statut épistémologique*, c'est-à-dire *une langue qui ouvre accès à la meilleure connaissance des choses. Elle servira également à exterminer les controverses dans les matières qui dépendent du raisonnement. "Raisonner et calculer ne devront être que même chose"*.

Leibniz refuse également toute langue universelle arbitraire, où les relations entre signes et idées sont radicalement conventionnelles. Il refuse cela avec l'espoir d'en instituer **une**, tenant compte des opérations de l'esprit. Ainsi s'insère-t-il dans la problématique métaphysique moderne. A ce niveau les questions sur lesquelles il va se pencher sont celles de savoir : quel est le rapport du langage à la pensée ? D'une langue conventionnelle à la logique des langues naturelles ? Nous verrons dans quelles mesures, toute sa vie durant, l'auteur a résolu ces problèmes.

2.3 Projet savant : Plusieurs étapes

Descartes¹⁴ fait progresser la science dans le domaine de la mathématique. Son disciple allemand qui collabore avec lui veut aussi imposer la rigueur dans le langage. Dès son jeune âge, il est hanté par cette idée qu'est l'invention d'une langue savante, qu'il évalue en plusieurs étapes. Quelle réalisation ont-elles apportées ? Essayons de le voir. Déjà en 1666, alors à peine âgé de vingt ans, Leibniz publie *De Arte combinatoria* (De l'art combinatoire) dans lequel il défend l'idée que la logique doit reposer sur une méthode infallible de déduction d'idées vraies. Mais Leibniz innove en proposant de s'intéresser à la composition des idées. Selon lui, il propose de décomposer toute idée complexes en un ensemble d'idées plus simples, puis de recommencer jusqu'à atteindre les idées les plus simples, primitives et indémonstrables.

Il est à la recherche de ce qu'il appelle lui-même un Alphabet général de la pensée humaine, un Alphabet qui recenserait toutes les idées simples qui serviraient de base à la recombinaison des idées complexes. Les signes ou les symboles de cet Alphabet universel devaient permettre ensuite de composer les idées comme les lettres permettent de composer des phrases. Leibniz espérait que le nombre d'idées simples soit restreint pour permettre l'apprentissage rapide et naturel de cette Langue universelle des concepts¹⁵.

Au moment de concevoir sa première ébauche de ce qu'il appellera sa Caractéristique universelle, Leibniz ne s'intéresse pas encore aux mathématiques. Ce n'est qu'à partir de 1672, pendant un séjour à Paris, qu'il commence l'étude des mathématiques. Cette discipline aura un impact majeur sur la manière dont Leibniz conçoit l'art combinatoire. Il concevra les règles de composition et de déduction de sa langue universelle des concepts comme des règles mathématiques, profitant par le fait même de leur universalité et de leur rigueur. La clé de son projet de caractéristique universelle réside maintenant dans ce qu'il nomme en latin le *calculus ratiocinator*, le calcul logique. La composition des idées complexes à partir des idées simples et la déduction des vérités deviennent une affaire de calcul¹⁶.

¹⁴ L'une des étapes cruciales de l'histoire de la métaphore de l'esprit comme une machine à calculer consiste à interpréter la pensée comme un phénomène mathématique. Déjà, nous avons vu que la tradition grecque considérait que les mathématiques élèvent la pensée vers la vérité. Chez Descartes, les mathématiques sont une méthode par excellence pour guider son esprit. Mais dans les deux cas, la pensée n'a pas encore un caractère proprement mathématique. Ce pas sera franchi par Gottfried Wilhelm Leibniz. C'est dans son ouvrage classique, *La logique de Leibniz*, que Louis Couturat a mis en évidence en 1901 les principaux éléments conceptuels d'une métaphore de l'esprit comme machine mathématique au sein d'une œuvre immense mais alors dispersée dans des documents encore inédits.

¹⁵ L. COUTURAT, *La logique de Leibniz*, Paris, Alcan, 1901, p.98.

¹⁶ La langue savante se veut conventionnelle par rapport aux langues naturelles, c'est-à-dire par rapport aux mots, aux sons ; convention par rapport à la langue phonétique. Elle serait

Au fur et à mesure qu'il perfectionnait ses connaissances mathématiques, sa caractéristique universelle s'étoffait en métaphores mathématisées. Le Calcul logique devait être analogue aux calculs arithmétiques ou algébriques. Cela exige la définition des règles de ce calcul, des règles universelles de composition et de déduction des idées vraies. Leibniz y voyait l'ultime méthode de discussion philosophique, une méthode qui aurait la vérité et l'exactitude des mathématiques : " Il ne sera plus besoin entre deux philosophes de discussions plus longues qu'entre deux mathématiciens, puisqu'il suffira qu'ils saisissent leur plume, qu'ils s'asseyent à leur table de calcul (en faisant appel, s'ils le souhaitent, à un ami) et qu'ils se disent l'un à l'autre : "Calculons!"

Le projet de la caractéristique universelle repose aussi sur la nécessité de définir un symbolisme adéquat pour exprimer les idées simples. C'est le lieu d'insister sur l'importance de la notation et du calcul symboliques aux yeux de Leibniz. En effet c'est à partir d'une technique manuelle et concrète d'écriture que Leibniz entend révolutionner la philosophie. La métaphore de la pensée comme caractéristique universelle procède ainsi du domaine concret de la notation et du calcul au domaine abstrait des idées (et des vérités mathématiques). Louis Couturat remarque d'ailleurs à quel point Leibniz est conscient de l'importance d'une bonne notation.

Aussi Leibniz va-t-il jusqu'à dire que les progrès qu'il a fait faire en mathématiques viennent uniquement de ce qu'il a réussi à trouver des symboles propres à représenter les quantités et leurs relations. Et en effet, il n'est pas douteux que son invention la plus célèbre, celle du Calcul infinitésimal, ne procède de sa recherche constante des symbolismes nouveaux et plus généraux, et qu'inversement elle n'ait beaucoup contribué à le confirmer dans son opinion sur l'importance capitale d'une bonne caractéristique pour les sciences déductives.

arbitraire par rapport aux mots parlés, non par rapport aux idées. En mettant en question l'idée de la transparence du son et de la voix au sens, il conçoit la savante comme étant plus d'ordre du calcul logique que phonétique. Elle sera une écriture qui remplace les signes aux choses signifiées, un calcul à l'émission phonique, un raisonnement formel à l'intuition. Une langue d'écriture, langue qui prétend refléter les opérations de l'entendement, comment peut-elle être parlée ? La limite à laquelle la caractéristique est vouée apparaît. Le signe symbolise l'idée, l'exprime, mais ne la laisse pas se présenter elle-même. Ce que la vérité n'est pas dans l'adéquation du signe à la chose, mais dans les relations qui unissent les idées. A ce niveau seulement la savante peut prétendre refléter les opérations de l'entendement. Leibniz légitime ainsi sa prise de l'analogie comme fondement ontologique du langage. Il veut, par ailleurs signifier que la connaissance n'est pas l'identité de l'être et de la pensée, mais l'analogie, la correspondance expressive entre l'être et la pensée. Le langage ne dit pas totalement l'être, il l'exprime, mais pas parfaitement. (Y. BELAVAL, *o.c.* pp.124-129)

Louis Couturat ajoute que, d'une manière générale, Leibniz insistait sans cesse sur l'utilité des schèmes géométriques pour illustrer les spéculations abstraites. Sans doute il ne faut pas raisonner sur la figure, et remplacer la déduction par la simple inspection; il est même bon d'apprendre à raisonner sans aucune figure; mais les schèmes (comme les signes en général) sont d'un grand secours à l'entendement, en lui donnant pour appui et pour guide l'imagination. La valeur d'une démonstration ne doit pas dépendre de la figure : mais la figure sert à la rendre sensible par l'analogie de sa construction avec les relations intelligibles dont elle peint l'enchaînement. Ainsi, de même que, par le symbolisme des nombres caractéristiques, Leibniz ramenait en quelque sorte la Logique à l'Arithmétique, il la ramenait à la Géométrie au moyen du schématisme linéaire, où les déductions se traduisaient par des constructions, „“ en menant des lignes”.

Nous venons de voir comment Leibniz concevait sa caractéristique universelle, interprétée ici comme la première expression d'une métaphore de la pensée prise comme un langage mathématique. Mais une surprise nous attend lorsque l'on constate que Leibniz conciliait cette première métaphore avec une seconde qui nous intéresse tout autant. Il allait plus loin encore, et rêvait de réduire la Logique à la Mécanique. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on se rappelle, d'une part, tous les passages où il compare le raisonnement à un mécanisme ou la caractéristique à une machine, et si l'on considère, d'autre part, qu'il avait inventé dès sa jeunesse une Machine arithmétique en 1673 pour effectuer les quatre opérations et une Machine algébrique pour résoudre les équations en 1674. Il était naturel que, après avoir réduit le raisonnement à un calcul, il voulût le réduire, comme les calculs numériques, à un mécanisme matériel¹⁷.

En 1678, Leibniz se rend compte de l'existence de la structure logique sous-jacente aux langues. Il veut constituer une grammaire universelle, rationnelle, en se référant à la logique d'Aristote¹⁸. Il part de la grammaire latine dont il réduit la déclinaison en une seule, la conjugaison en une seule, le genre, la personne, le nombre. Les articles et les particules pourvoient à toutes les réflexions supprimées. Il éprouve une difficulté qui lui fait comprendre les insuffisances de la logique d'Aristote. Cette difficulté de la qualification oblique l'oblige à conserver la déclinaison outre le nominatif et le génitif. La qualification oblique s'exprime par les relations comme celles de la partie au tout, de l'effet à la cause, de la possession au possesseur, de l'accident à la substance.

¹⁷ L. COUTURAT, *o.c.*, p.115.

¹⁸ Y. BELEVAL, *o.c.*, p.61.

Pour faire bref, Leibniz après avoir étudié plusieurs langues y compris la sienne. Il maintiendra le projet d'instituer une langue universelle comme répétant sans nostalgie la primigène. Le projet leibnizien s'est voulu situationnel, car réponse à une double critique. Plus que cela, il s'est avéré beaucoup plus savant comme nous l'avons vu par la suite.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

1. ALVAREZ, T. et SATURNINO, « Révélation, Raison, et philosophia perennis », in *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, T.64, no 3, 1980, pp.333-348.
2. BELAVAL, Y., « Sur la langue universelle de Leibniz », in DUCHET, M., *Langue et langage de Leibniz à l'encyclopédie*, Paris, U.G.E., 1977, pp.42-62.
3. BELAVAL, Y., *Leibniz, initiation à sa philosophie*, Paris, J.Vrin, 1975.
4. COURTINE, J.F., « Leibniz et la langue adamique », in *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, T.64, no 3, pp.373-391.
5. COUTURAT, L., *La logique de Leibniz*, Paris, Alcan, 1901.
6. COUTURAT, L., *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, G. Olms Hildesheim, 1961, pp. 175-182.,
7. DESCHPPER, J.F., « Leibniz aujourd'hui », in *Revue philosophique de Louvain*, T.70, n° 8, 1972, pp.519-540.
8. DUCHET, M., *Langue et langage de Leibniz à l'encyclopédie*, Paris, U.G.E., 1977.
9. JALLEY, M., « Remarques sur le projet de langue universelle de Leibniz », in DUCHET, M., *Langue et langage de Leibniz à l'encyclopédie*, Paris, U.G.E., 1977, pp.69-81
10. ROBINET, A., *Leibniz et la racine de l'existence*, Paris, Seghers, 1962.
11. SERRES, M., *Le système de Leibniz et ses modèles mathématique*, P.U.F., 2^{ème} éd. 198.